

# Le libertaire

HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

Pour la France :	10 fr.	Pour l'Extrême :	12 fr.
Six mois.	5 fr.	Six mois.	6 fr.

Rédaction &amp; Administration: 69, bd de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## A "CANOSSA"

Résistance aux lois  
Action directe

"Le cléricalisme, voilà l'ennemi !" qui fut pendant un quart de siècle le pivot de la politique radicale, est rentré au musée des antiquités et les disciples de Gambetta s'en vont à Rome faire amende honorable au Saint-Père.

Il ne manquait plus que ce retour à la superstition, à la religion des hommes qui dirigeaient les destins de ce pays pour aboutir à décadence morale et intellectuelle de la bourgeoisie, pour qu'ils finissent de se perdre dans l'incohérence de la tuer dans le ridicule.

Ahées ! libres-penseurs, francs-maçons vont donc aller déposer aux pieds du pape leurs hommages respectueux, lui donner des preuves de leur filial attachement religieux, chercher à raïtacher le passé au présent, comme le firent au lendemain de 1870, les représentants du peuple français, en acceptant de mettre la France sous la protection de notre sainte mère l'Eglise, par l'intermédiaire du cœur saignant et dégotier de Jésus.

Pendant des années l'anti-cléricalisme fut

son au profit de la superstition, de l'ignorance ; qu'il abdiquera sa part de honneur terrestre pour une éternelle et chimérique place au paradis, devant les hypocrites si magiques des représentants de la science, des dirigeants sceptiques, des exploiteurs cyniques.

Mais trop tard, mes bons messieurs Galilée, Newton, Voltaire, les encyclopédistes Lomax, Goethe, Darwin, Renan, Berthelot, d'autres chercheurs et penseurs ont passé par là. Ils ont enfoui si profondément le soc de la science dans les fondements de la superstition, de l'ignorance, du préjugé, du dogme, de la foi que vous perdrez votre temps à vouloir nous faire adorer ce que vous nous avez appris à brûler. L'europe est trop profonde, trop avancée, à moins que vous fassiez un formidable effort de tout ce que le savoir humain a découvert, acquis, mais cela je vous défie de faire.

Vous aurez beau habiller cette momie qu'est la religion catholique d'oripeaux plus ou moins tricolores, la recouvrir de ver-

teau, la même décision était prise. NOUS REFUSERONS DE PAYER L'AUGMENTATION.

Alors, que fit le gouvernement ? IL RETIRA SON DÉCRET.

Le peuple ne payera pas le pain plus cher.

Jo sais bien que les bandits qui gouvernent le peuple trouveront quand même moyen de faire payer le peuple, et que tant que telquic ne sera pas empêché de TOUTES LES RICHESSES ET ne se sera pas débarrassé de TOUS LES GOUVERNANTS, ce sera toujours lui qui payera.

Mais il fallait souligner une fois de plus un fait rigoureusement exact que le peuple possède l'arme la meilleure : l'action directe, et qu'il n'a nullement besoin du bulletin de vote, autrement que pour l'usage que l'on sait.

Mais voilà : en France nous ne savons plus recourir à la véritable action directe. Aussi payons-nous le pain plus cher. Et des milliers de cheminots sont révoqués.

Le jour que nous ne voudrons plus le payer pour nous, nous n'aurons qu'à faire comme nos frères les ouvriers et les paysans d'Italie : descendre dans la rue, envahir les places, décider d'un commun accord que nous n'obéirons pas à la loi, au décret.

Le bulletin de vote n'a été inventé que pour empêcher cette action-là, la seule bonne, la seule efficace, la seule donnant des résultats.

Toujours en Italie :

L'armée italienne vient de recevoir une rafle en Albanie. Immédiatement, le gouvernement décide d'envoyer des renforts, c'est-à-dire des fils du peuple, pour qu'ils se fassent casser la figure pour les riches.

Mais à Trieste, port d'embarquement pour la boucherie, soldats et travailleurs manifestent, fraternisent.

Que l'exemple se généralise (et il a tout l'air de se généraliser). Qu'ils fassent comme pour le pain. Que soldats et travailleurs, d'un commun accord, décident de résister aux ordres des affaiblisseurs et il n'y aura plus de nouveaux assassinats patriotiques.

Il n'y a au monde qu'une arme, qu'un moyen pour faire le bonheur du peuple : l'action directe !

En Italie encore :

Les métallurgistes continuent à fabriquer des engins de mort contre nos frères à tous : les révoltés de Russie. Mais les cheminots eux, refusent de les transporter.

Nous n'ions pas l'utilité que put avoir la religion à une époque où prédominaient les meurs cruelles et barbares de nos aînées ; nous croyons qu'elle a rempli un rôle bienfaisant mais nous pensons qu'il est passé et qu'elle doit disparaître comme c'est la fonction des choses et des êtres : de naître, grandir et mourir.

Son défaut, son avantage, c'est de se croire immortelle ; c'est de vouloir vivre quand même malgré sa décrépitude, sa vieillesse, sa décomposition.

Elle n'est plus qu'un squelette qui tombe en poussière et elle voudrait encore inspirer des passions, insuffler la foi, la croyance, la vie aux herétiques de notre temps.

Allez à Saint-Pierre vous prosterner devant cette vieille, très vieille relique qui a plus d'égalité véritable, de liberté vraie, les malades ont senti que l'heure des promesses était passée, qu'il allait falloir s'exténuier ; mais s'exténuant, c'était s'arracher un peu de cet or qui fait partie de la chaîne du capitalisme et il ne s'est pas senti le courage de se laisser operer.

Et pendant des années, le peuple ouvrier s'est laissé berner avec ce fantôme, malheureusement pour nos conducteurs, de même que les personnes plausibles n'ont qu'un temps, il est arrivé que le spectre noir n'a plus suivi à calmer la fringale de biens-vie, les désirs d'amélioration du sort des travailleurs.

Malgré leur naïveté, ils ont compris, enfin, que de manger du curé n'était pas une récompense suffisamment substantielle, que ces malades noirs au maillots tricolores se relâchent et ils se sont mis à déclamer l'appellation du travail taciturne, conclu à une époque où la bourgeoisie avait eu besoin de l'appui des prolétaires.

Demandez cette levée de boucliers, cette révolte des ventres-creux, ces aspirations à plus d'égalité véritable, de liberté vraie, les malades ont senti que l'heure des promesses était passée, qu'il allait falloir s'exténuier ; mais s'exténuant, c'était s'arracher un peu de cet or qui fait partie de la chaîne du capitalisme et il ne s'est pas senti le courage de se laisser operer.

De là, la guerre qui devait tout arracher, ramener le calme dans les cerveaux et les estomacs pas une abondante et bienfaisante saignée ; permettre à la faveur du carnage de retrouver aux restrictions, aux habitudes du passé, aux lois liberticides, développer la division entre les travailleurs ; les empêcher de gloire, leur montrer les nouveaux ennemis à nos portes attendant l'heure propice pour reconquérir la bataille.

Hélas ! ces méthodes à gouverner, de conserves à force de servir, se sont usées, Populo ne s'apprête plus à ces sornettes, à ces promesses toujours faites, jamais tenues ; il devient menaçant et montre les dents ; tout comme Deschanel, il réclame le respect, l'application intégrale des clauses du traité, en l'occurrence, l'amélioration de sa situation, la reconnaissance des droits pleinement acquis, sa part du gâteau.

Adieu les croisements aux corbeaux, la croix et le triangle, la science et le catéchisme s'unissent au sabre pour résister aux empiétements des hérétiques sociaux.

Et nous assistons à cette comédie grotesque que le scepticisme se fait religieux, que la science devient la secte de l'Eglise, que le déroulement se refait moine, que le catholicisme redéveut religion d'Etat avec l'espoir que Populo acceptera ce retour aux saintes mœurs ; qu'il abandonnera sa rai-

FRANÇOIS.

Lettre à  
un enfermé

## Le brigandage moderne

## LA FÉODALITÉ DES MICHELIN

Mon cher ami,

En ta solitude imposée, songes-tu parfois au temps déjà lointain où tu te plaignais à moi de la dictation désastreuse de notre professeur de français ? Les abîmais-tu assez nos pauvres compositions, et de quel ton offensé autant que véhément, tu revendiquais l'augmentation du prix du pain.

Victoire ! clamèrent-ils.

Mais le Gouvernement voulait sa revanche

pour marché avec le parti des curés (qui est aussi celui des gros cultivateurs).

Sûr, désormais, pensait-il, d'avoir la majorité à la Chambre, il se gêna encore moins qu'à l'ordinaire : il augmenta par simple

la somme de la gruère.

Il avait compté sans le peuple.

Celui-ci commença à s'agiter. Les places se remplies de monde. Dans les villes, parties et grandes, des meetings s'organisèrent sur l'improvisé.

Le village était à l'unisson.

Partout, la même décision était prise.

NOUS REFUSERONS DE PAYER L'AUGMENTATION.

Alors, que fit le gouvernement ?

IL RETIRA SON DÉCRET.

Le peuple ne payera pas le pain plus cher.

Jo sais bien que les bandits qui gouvernent le peuple trouveront quand même moyen de faire payer le peuple, et que tant que telquic ne sera pas empêché de TOUTES LES RICHESSES ET ne se sera pas débarrassé de TOUS LES GOUVERNANTS, ce sera toujours lui qui payera.

Mais il fallait souligner une fois de plus un fait rigoureusement exact que le peuple possède l'arme la meilleure : l'action directe, et qu'il n'a nullement besoin du bulletin de vote, autrement que pour l'usage que l'on sait.

Mais voilà : en France nous ne savons plus recourir à la véritable action directe.

Aussi payons-nous le pain plus cher. Et des milliers de cheminots sont révoqués.

Le jour que nous ne voudrons plus le payer pour nous, nous n'aurons qu'à faire comme nos frères les ouvriers et les paysans d'Italie : descendre dans la rue, envahir les places, décider d'un commun accord que nous n'obéirons pas à la loi, au décret.

Le bulletin de vote n'a été inventé que pour empêcher cette action-là, la seule bonne, la seule efficace, la seule donnant des résultats.

Toujours en Italie :

L'armée italienne vient de recevoir une rafle en Albanie. Immédiatement, le gouvernement décide d'envoyer des renforts, c'est-à-dire des fils du peuple, pour qu'ils se fassent casser la figure pour les riches.

Mais à Trieste, port d'embarquement pour la boucherie, soldats et travailleurs manifestent, fraternisent.

Que l'exemple se généralise (et il a tout l'air de se généraliser). Qu'ils fassent comme pour le pain. Que soldats et travailleurs, d'un commun accord, décident de résister aux ordres des affaiblisseurs et il n'y aura plus de nouveaux assassinats patriotiques.

Il n'y a au monde qu'une arme, qu'un moyen pour faire le bonheur du peuple : l'action directe !

En Italie encore :

Les métallurgistes continuent à fabriquer des engins de mort contre nos frères à tous : les révoltés de Russie. Mais les cheminots eux, refusent de les transporter.

Nous n'ions pas l'utilité que put avoir la religion à une époque où prédominaient les meurs cruelles et barbares de nos aînées ; nous croyons qu'elle a rempli un rôle bienfaisant mais nous pensons qu'il est passé et qu'elle doit disparaître comme c'est la fonction des choses et des êtres : de naître, grandir et mourir.

Son défaut, son avantage, c'est de se croire immortelle ; c'est de vouloir vivre quand même malgré sa décrépitude, sa vieillesse, sa décomposition.

Elle n'est plus qu'un squelette qui tombe en poussière et elle voudrait encore inspirer des passions, insuffler la foi, la croyance, la vie aux herétiques de notre temps.

Allez à Saint-Pierre vous prosterner devant cette vieille, très vieille relique qui a plus d'égalité véritable, de liberté vraie, les malades ont senti que l'heure des promesses était passée, qu'il allait falloir s'exténuier ; mais s'exténuant, c'était s'arracher un peu de cet or qui fait partie de la chaîne du capitalisme et il ne s'est pas senti le courage de se laisser operer.

Et pendant des années, le peuple ouvrier s'est laissé berner avec ce fantôme, malheureusement pour nos conducteurs, de même que les personnes plausibles n'ont qu'un temps, il est arrivé que le spectre noir n'a plus suivi à calmer la fringale de biens-vie, les désirs d'amélioration du sort des travailleurs.

Malgré leur naïveté, ils ont compris, enfin, que de manger du curé n'était pas une récompense suffisamment substantielle, que ces malades noirs au maillots tricolores se relâchent et ils se sont mis à déclamer l'appellation du travail taciturne, conclu à une époque où la bourgeoisie avait eu besoin de l'appui des prolétaires.

Demandez cette levée de boucliers, cette révolte des ventres-creux, ces aspirations à plus d'égalité véritable, de liberté vraie, les malades ont senti que l'heure des promesses était passée, qu'il allait falloir s'exténuier ; mais s'exténuant, c'était s'arracher un peu de cet or qui fait partie de la chaîne du capitalisme et il ne s'est pas senti le courage de se laisser operer.

De là, la guerre qui devait tout arracher, ramener le calme dans les cerveaux et les estomacs pas une abondante et bienfaisante saignée ; permettre à la faveur du carnage de retrouver aux restrictions, aux habitudes du passé, aux lois liberticides, développer la division entre les travailleurs ; les empêcher de gloire, leur montrer les nouveaux ennemis à nos portes attendant l'heure propice pour reconquérir la bataille.

Hélas ! ces méthodes à gouverner, de conserves à force de servir, se sont usées, Populo ne s'apprête plus à ces sornettes, à ces promesses toujours faites, jamais tenues ; il devient menaçant et montre les dents ; tout comme Deschanel, il réclame le respect, l'application intégrale des clauses du traité, en l'occurrence, l'amélioration de sa situation, la reconnaissance des droits pleinement acquis, sa part du gâteau.

Adieu les croisements aux corbeaux, la croix et le triangle, la science et le catéchisme s'unissent au sabre pour résister aux empiétements des hérétiques sociaux.

Et nous assistons à cette comédie grotesque que le scepticisme se fait religieux, que la science devient la secte de l'Eglise, que le déroulement se refait moine, que le catholicisme redéveut religion d'Etat avec l'espoir que Populo acceptera ce retour aux saintes mœurs ; qu'il abandonnera sa rai-

je croquetaise que nos maîtres nous sortent à nos demandes de revendications, promettre à l'avenir, disent-ils, le moment n'est pas venu de faire une politique de réalisations, l'ennemi noir est à nos portes, il entend profiter de nos divisions, mais aussi que la bête sera morte nous vous donnerons des armes.

Populo ne s'apprête plus à ces sornettes, à ces promesses toujours faites, jamais tenues ; il devient menaçant et montre les dents ; tout comme Deschanel, il réclame le respect, l'application intégrale des clauses du traité, en l'occurrence, l'amélioration de sa situation, la reconnaissance des droits pleinement acquis, sa part du gâteau.

De toutes parts nos camarades, qui jetaient tout au fond de la bouteille, sont restés dans l'action, justes sur le pavé, boycottés et mis à l'index se voient contraints de chercher ailleurs du travail et d'abandonner de ce fait la vente du Libertaire.

Par ailleurs, ceux que gêne notre propagande et qui la crainnent, sournoisement nous portent préjudice, en faisant pression par la menace sur nos vendeurs. On ne nous aime point chez les fromagistes, d'hier ou d'aujourd'hui et notre franchise déplaît..

C'est pourquoi nous faisons appel au développement de tous nos bons camarades pour la défense de nos droits, de l'unité du travail et d'abandonner de ce fait la vente du Libertaire.

Pensez que l'abonnement est le plus sûr moyen d'existence pour un journal de propagande.

Pensez que c'est de vous, camarades lecteurs, et non pas de nous, que dépend la survie de notre journal.

Demandez-nous nos carnets d'abonnements ; nos listes de souscriptions. Trouvez-nous des dépositaires

## Discipline ? Non ! Cohésion ? Oui !

Le régime capitaliste est une forteresse solidaire bâtie sur la bêtise humaine et qui dure plus que celle-ci. Ce qui caractérise la bêtise humaine, et plus particulièrement dans le prolétariat, c'est le manque de cohésion des travailleurs dans leurs efforts pour abattre cette forteresse et le peu de cas qu'ils font du but de leurs productions.

La discipline toujours invoquée par les dirigeants est pourtant établie et par ceux qui tentent de l'expliquer, ne constitue pas une force véritable pour le prolétariat en ce qu'elle tue tout esprit d'initiative et de compréhension chez les individus.

L'armée sur laquelle se repose l'état social actuel ne peut pas se passer de la discipline qui transforme l'homme en automate agissant passivement au gré du maître. Frédéric de Prusse disait : « Si mes soldats se mettaient à penser je n'aurais plus d'armée ». Aussi dans toutes les armées du monde exige-t-on de chaque homme une obéissance totale de toute volonté, de tout esprit d'indépendance, une obéissance *perinde ac cadavere*. Dans de telles conditions la liberté n'est plus ; l'autorité l'a tuée. L'asservissement des masses fait la puissance de ceux qui commandent. Une telle méthode convient fort bien pour assurer le pouvoir d'une poignée d'autocraties de quel que type qu'il s'abstient, empereur, roi, président, pape ou autre, parce que pour ces gens-là il n'y ait point d'assurer à chacun le moins-être aucun il a droit, mais au contraire de les maintenir en état d'esclavage pour garder leurs priviléges.

Si l'oppression, l'autorité, ne pas d'autre fondement que la discipline qui assimile l'homme à une bête de somme, il est de toute évidence qu'en détruisant la discipline, qui ne sera qu'un prestige des chefs, on sait les fondations du régime capitaliste. Les travailleurs ont compris que leur indépendance était subordonnée à la disparition du régime capitaliste. Au principe autoritaire qui maintient aujourd'hui la masse sous la domination du capital il faut substituer une organisation sociale basée sur l'autonomie individuelle qui sauvegarde à chaque individu et à chaque groupe sa complète liberté.

Or, la discipline qui supprime la liberté et l'initiative ne saurait être réaccueillie comme une cause de lutte efficace pour l'affranchissement des exploités. Une lourde discipline devient un troupau qui a besoin de berger et de chiens. C'est en somme la sociale actuelle. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Une cause mauvaise aura toujours de mauvais effets. La discipline n'échappe pas à cette règle qu'elle soit imposée par des bourgeois, des chefs galonnés ou des chefs socialistes ou syndicalistes. Pour être libre il ne faut point de chefs. La cohésion en laissant à l'individu son pouvoir de libre examen, fait de chaque unité puissante parce que sachant ce qu'il veut après y avoir réfléchi. La réunion de ces unités par groupes d'affinité, et l'association de ces groupes en une même action commune pour un but précis servira certainement redoutable qu'une force amorphe ne se mettant en mouvement que sur l'instigation des chefs qui tout souviennent les responsabilités pour conserver leur situation en inoculant les énemis par des afterménages répétés.

Pour abattre la forteresse capitaliste il faudra les efforts de ceux qui sont éprius d'un idéal de liberté. L'esprit de solidarité doit seul impulsiver les groupements divers en leur laissant la faculté d'user de ses moyens qu'ils jugent convenables chacun en ce qui les concerne. Les moyens sont nombreux, et dans la lutte où l'affranchissement du travail est l'enjeu, aucun ne doit être négligé. Pour vaincre il n'y ait point de discipline, mais de coordonner les forces en les laissant se manifester sous toutes les formes possibles.

Le rôle des militants sincères n'est point de constituer une armée nombreuse et bien disciplinée, obligeant sans hésitation ni maturité quand il leur plaira de donner des ordres à un moment dont ils seront seuls juges. Leur rôle consiste à faire l'éducation du prolétariat ; à faire non des automates, mais des révoltés conscients prêts à bondir à la première occasion pour se vider à l'assaut de la bastille capitaliste, et leur en faciliter le pouvoir par la cohésion des groupements. C'est par la cohésion, l'entente pour l'action, que l'on formera des combattants virils, et non par la discipline qui veut conduire les individus à marcher au caprice des chefs qui s'arrogeront ainsi le droit de penser pour tous et ravale la mentalité des hommes à celle de la bête qui marche inconsciente de ses mouvements. Ce sera notre tâche, à nous anarchistes, de mettre en garde les exploités, tous ceux qui espèrent en une vie meilleure, contre tous les bergers d'où qu'ils viennent, et aussi et surtout en leur faisant sentir tout le poids des responsabilités qu'ils entourent en produisant toujours sans contrôle une réflexion suivant la volonté des maîtres. Je reviendrais sur ces responsabilités dans un prochain article.

Fritz DAVID.

## DU SPORT

Un camarade de province me demande de faire un article contre le sport qui dit, il perverifie la jeunesse ouvrière.

Le sport en soi n'est pas une mauvaise chose. Il est à la fois une distraction et une utilité : il développe les corps. Au point de vue moral, il donne la démission de l'ennemi ; au point de vue intellectuel même si n'est pas inutile. Le jeune cycliste voyage à travers la France sans le sport il serait resté confiné dans sa ville.

Il serait désirable que le sport s'étende aux jeunes filles. Plus que les hommes, elles ont besoin de décision car l'éducation qu'elles ont reçue, basée tout entière sur la préjugé, s'est appliquée à détruire les qualités d'énergie qu'elles pouvaient tenir de la nature. Plus que les hommes elles ont besoin d'apprendre à voyager seules sur les routes, à trouver leur chemin d'après une carte ; elles n'ont pas la moindre idée de tout cela.

Ceci dit, l'abus du sport est tout à fait condamnable, car il vise à donner à la force physique une prééminence qui doit appartenir à l'intelligence.

Pour le jeune homme, surtout le jeune ouvrier, le sport est toute la vie. Dès que l'atelier le lâche il ne pense qu'à courir à la bicyclette, à la boxe, aux autres. Donc lui une brochure, il lui la fera pas ; la plupart du temps il ne lit pas même un journal si ce n'est un journal sportif ; il est néanmoins à toute idée.

Si le jeune homme s'entraîne en vue d'un championnat quelconque, c'est bien pis encore. En tout sportif brigue plus ou moins le championnat. Sans les courses, les matches, etc., le sport n'est pas intéressant, il manque de l'émulation qui fait que l'on s'entraîne, que l'on se passionne.

Les jeunes gens alors deviennent de véritables brutes réfractaires à tout ce qui n'est

pas leur passion : ils ne savent parler que de leur sport favori.

Quelques années avant la guerre, une mode avait introduit la culture physique intensive dans l'enseignement secondaire. Un critique chansonne le nouvel engouement.

*Qu'importe à ce fort garçon  
Newton ou Virgile ?  
Il n'est qu'un coup de chausson,  
Qu'un jarret habile, etc..*

S'il y a danger dans la jeunesse bourgeoisie qui dispose de son temps à trop s'adonner à la culture physique, combien plus grand encore sera le mal fait à des jeunes ouvriers qui n'ont que quelques heures de liberté tous les jours.

Newton et Virgile évidemment seraient beaucoup plus profitables au développement intellectuel des jeunes générations : il faut prendre d'autreurs ces auteurs au sens figuré ; ils symbolisent toute la culture intellectuelle qui devrait avoir les préférences de la jeunesse.

Puisque, malheureusement, la révolution ne semble pas encore devoir être immédiate, pourquoi les camarades n'organiseraient-ils pas des cours d'éducation ? Je ne pense pas à ressusciter les universités populaires, la culture qu'elles donnaient était trop superficielle et d'ailleurs elles feraien double emploi avec les conférences éducatives. On pourrait organiser, à Paris par exemple, une véritable école où les personnes qui le désiraient pourraient compléter leur instruction.

Je me souviens, dans ma prime jeunesse, d'avoir suivi un cours d'orthographe du camarade Gardera, il découpait nos dictées dans *Force et Matière*, de Duchêne.

La bourgeoisie voit avec plaisir les jeunes ouvriers se tourner vers le sport. Voleurs, même, le gouvernement favorise les sociétés sportives. Il sait bien qu'un jeune homme faisant du football ou des courses au pied n'est pas dangereux pour la société.

Mais on ne détruit bien que ce qu'on remplace et si nous voulons détourner les jeunes du sport, il faut leur donner autre chose.

Doctoresse PELLETIER.

## Une lettre de Péricat

On sait que notre camarade fut expulsé dernièrement d'Italie. Voici une lettre qu'il nous envoie à ce sujet :

Vienne (Autriche), le 13 juin 1920.

Aux camarades du *Libertaire*, je vous répondre correspond avec les camarades, les groupements et les syndicats depuis mon départ de Paris. Cela vient à différentes raisons, mais je n'en ai pas d'expiques.

Dès trois mois, j'étais à Milan, où je ne restais pas inactif, je participais aux manifestations et j'ai pris la parole plusieurs fois dans les meetings, notamment en faveur de nos camarades hongrois et pour la défense de la Révolution russe. Bref, le 29 mai, j'ai été arrêté par la police de Milan, et emprisonné. Tandis que j'étais enfermé au bureau, il fut arrêté à Clermontea, et l'ordre de libération fut donné par deux circulaires, auxquelles je devais être présent pour assurer la sécurité d'autreux.

Depuis ce jour, je suis dans la prison de la Marine, la démolition de la Flotte, s'adressa à Clermontea, il lui fut rendu, chose invraisemblable et monstrueuse, par une circulaire qui exigeait, pour le temps de paix, le maintien, dans nos escadrilles, de 77 à 78.000 hommes, soit un personnel supérieur de plus d'un quart à celui de 1914.

Les deux circulaires signées du

sénéchal et gâteux de Bon arrivèrent à la connaissance des équipages, les colères contenues, les rages muettes se changèrent brusquement en cette sorte de stupeur qui suit les violents délires.

Songez qu'il y avait, à ce moment, des bateaux qui, depuis trois ans, n'étaient pas entrés en France, et, sur ces bateaux, des

(1) Voir les numéros précédents à partir du N° 63.

## La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919)

### Quelques bourreaux

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

C'est d'abord Georges Leygues, cet avocat de sous-préfecture, ce mauvais poète, ce cacaophobe lamentable qui, après avoir violé grammaire et prosodie, s'en laissa faire autant par le richissime et immonde « calicot » du Louvre, dont il hérita, en échange, la camote et les millions ; ce pâle « mec » dont un autre vieillard fut un ministre de la marine qui le permit d'asseoir son trône de « cinde » sur le fauteuil de Colbert.

Oui, malotres qui lirez ces lignes, votre bourreau fut ce misérable arrivé par les vieux, comme d'autres arrivent par les femmes, l'autorité responsable de vos souffrances inutiles fut ce héros de Petrone et de Juve, ce bas politicien sans talent qui régna pendant plus de trente mois, rue Royale, fut le bouffon de ses amiraux, et surtout du vice-amiral de Bon, le plus sinistre et le plus残酷 de l'empire.

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux eux-mêmes, mais ceux de l'Etat-major général, ceux du ministère, ceux du Gouvernement de Marianne, à qui incomba la plus grande responsabilité de cette prolongation angoissante et inutile du martyre. Ces bourreaux, quel sont-ils ?

Et les bourreaux ? Les vrais, les grands, non les officiers du bord, aigris, mécontents, honteux, injustes, cruels, et au fond, malheureux